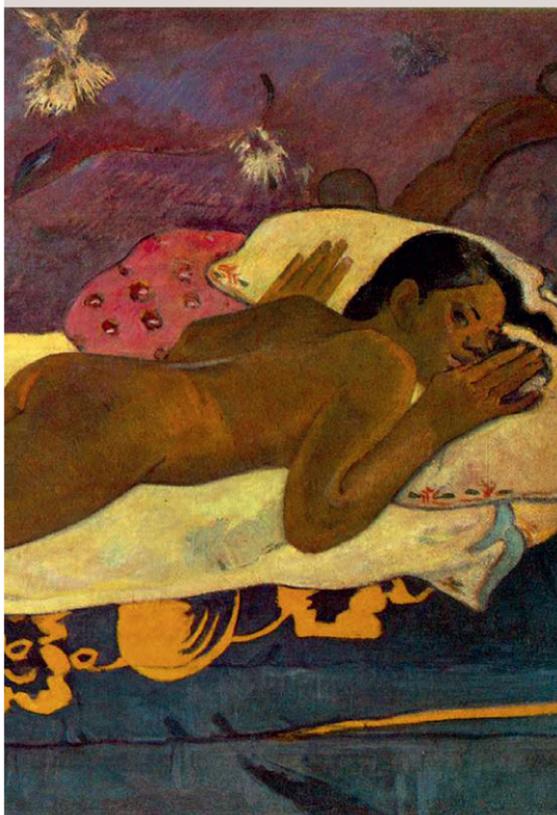


NOA NOA

CE QU'EXHALE TAHITI

PAUL GAUGUIN

TEXTE ORIGINAL



Éditions l'Escalier

NOA NOA
CE QU'EXHALE TAHITI

PAUL GAUGUIN





Paul Gauguin en 1873
(photographie par Henri Roger-Viollet)

BIOGRAPHIE



Gustave Arosa
(photo Nadar)

1848 - 7 juin - Naissance de Paul Gauguin à Paris, de Clovis Gauguin journaliste antimonarchiste au National et d'Aline Chazal, fille de Flora Tristan qui a déjà mis au monde une petite fille, Marie, un an auparavant. (Gauguin ne fera jamais aucune allusion à sa sœur au cours de sa vie.)

1849 - 8 août - La famille Gauguin s'embarque pour le Pérou afin d'aller fonder un journal, à Lima. Durant l'éprouvante traversée, Clovis qui souffrait de maladie cardio-vasculaire meurt d'une rupture d'anévrisme, à la hauteur du détroit de Magellan au Chili. La famille débarque au Pérou et s'installe à Lima chez le grand-oncle Don Pio Tristan Moscoso.

1855 - Durant l'automne, la petite famille retourne en France et s'installe à Orléans sous la protection de Guillaume Gauguin, le grand-père de Paul. Le contraste entre l'exubérance du climat tropical de Lima avec celui de la douce et grise ville du bord de Loire marque le jeune Paul pour toujours. Il entre dans un pensionnat mais les difficultés d'adaptation à sa nouvelle vie le poussent au repli sur lui-même ; ses études seront médiocres.

1859 - Aline part s'installer à Paris comme couturière et se lie d'amitié avec la famille Arosa. Pendant ce temps, Paul, qui souhaite préparer l'École navale sur les conseils de sa mère, navigue entre les cours de l'Institut Lorient à Paris et l'internat à Orléans...

1865 - 7 décembre - Après son échec à l'admission à l'École navale, il s'embarque au Havre comme pilotin de marine, sur le *Luzitano*. Il effectue de nombreuses traversées pour l'Amérique du Sud et l'océan Pacifique et c'est aux Indes, lors d'un tour du monde en tant que second lieutenant du *Chili*, qu'il apprend la mort de sa mère survenue le 7 juillet 1867. Le nouveau tuteur des deux jeunes héritiers est Gustave Arosa, photographe et collectionneur, l'un des premiers amateurs des impressionnistes.

1868 - Paul s'engage dans la Marine. Il embarque à Cherbourg sur le *Jérôme-Napoléon*, effectue de nombreux voyages en Méditerranée et participe à la guerre navale en mer du Nord.

1872 - 23 juin - Libéré de son service, il abandonne définitivement son métier de marin. À Paris, Arosa lui trouve un emploi chez un agent de change, Paul Bertin. Travaillant avec succès, il devient vite remisier (intermédiaire entre l'agent de change et son client) et poussé par Arosa et sa fille, fait du dessin.



Paul et Mette Gauguin

1873 - Novembre - Il épouse Mette Gad, une jeune Danoise qui lui a été présentée par Gustave Arosa. Ensemble ils auront cinq enfants (Émile en 74, Aline en 77, Clovis en 79, Jean-René en 82 et Paul en 83.). Les Gauguin mènent une vie paisible qui permet à Gauguin de développer son goût pour le dessin et la peinture. Il se lie d'amitié avec un autre employé, peintre amateur comme lui : Émile Schuffenecker qui l'entraîne le soir à l'académie Colarossi.

1876 - Il expose publiquement sa première toile, *Sous-bois à Viroflay*.

1877 - Il s'installe à Vaugirard où le sculpteur Bouillot l'initie à l'art sculptural. Durant toute cette période, les Gauguin qui vivent dans l'opulence acquièrent une collection d'art moderne. Paul Gauguin se met à fréquenter les impressionnistes Degas, Renoir, Manet et Pissarro. Il achète des toiles aux peintres du groupe et partage également sa propre peinture.

1879 - Durant l'été il fait son premier séjour à Pontoise avec son ami Pissarro qui l'initie aux paysages. À cette époque Gauguin peint en plein air, représentant méticuleusement, par petites touches, les paysages qu'il observe. Parallèlement, Degas, qu'il ne cesse d'admirer et avec qui il entretiendra une longue amitié, l'initie à la peinture d'intérieur.

1880-1882 - Il participe aux expositions impressionnistes et se met à envisager une carrière dans la peinture.

1882 - À la suite de la faillite de la banque catholique française *L'Union Générale* (fondée par Paul Bontoux en 1878) et du formidable krach financier qu'elle entraîna en France, Gauguin perd son emploi. Il décide alors de se consacrer entièrement à la peinture.

1884 - Pour faire des économies de train de vie, la situation étant devenue très précaire, la famille s'installe à Rouen, près de Pissarro. Mais tout s'y détériore très vite et, acculé, Gauguin décide de tenter sa chance au Danemark, le pays de sa femme, avec sa famille. Il s'y fait placier en bâches pendant un temps mais la situation ne s'améliorant pas, il décide de repartir pour Paris avec son jeune fils Clovis, tandis que sa femme et leurs autres enfants restent au Danemark où Mette donne des cours de français.



Mette Gauguin et ses cinq enfants
(1888)

1885-1888 - Il vend une partie de sa collection, place son fils Clovis en pension et part un temps en Bretagne. Sa peinture évolue en même temps que ses amitiés. Il rencontre Émile Bernard, se réconcilie avec Degas, rompt avec Paul Signac et avec son vieil ami Pissarro. De retour à Paris, plongé dans une grande pauvreté, il se fait colleur d'affiche, rencontre Van Gogh, Charles Laval et commence à faire de la céramique avec Chaplet.

Il part pour Panama avec Laval en 87. Il souhaite — et c'est la première fois qu'il l'exprime — y «vivre en sauvage». Pour pallier aux difficultés matérielles, lui et Laval s'engagent un temps à travailler au chantier du canal de Panama puis, en juin, partent peindre à la Martinique. Mais en octobre, rompu de dysenterie et de paludisme, il rentre en France.



Paul Gauguin (le deuxième en bas à droite)
devant la pension Gloanec à Pont-Aven.

1888 - Il s'installe chez son ami Schuffenecker où il fait la connaissance de celui qui restera longtemps son plus grand confident : Daniel de Monfreid. (Georges-Daniel de Monfreid sera le premier biographe de Paul Gauguin ; son *Sur Paul Gauguin* reste l'une des plus importantes biographies jamais parues sur lui). Il se lie avec les frères Van Gogh et échange une toile avec Vincent qu'il a déjà rencontré un an plus tôt ; c'est le début d'une relation intense – peut-on parler d'amitié au regard de l'ascendant de Gauguin sur le fragile Van Gogh ? Ascendant dont il usera avec une maladresse bien complaisante, jaloux certainement du charisme naïf du « fou aux cheveux roux » comme il le dénomme, et de son aisance à peindre. Théo, quant à lui,

et grâce à leurs relations commerciales lui apporte d'importants revenus en lui achetant quelques-unes de ses céramiques et toiles. C'est un moment de répit véritable pour Gauguin et il retourne en Bretagne pour y élaborer la formulation de ses nouvelles conceptions plastiques. En compagnie de Schuffenecker, É. Bernard, C. Laval, Amiet, Moret, Sérusier, il conçoit le « Synthétisme » ou « École de Pont-Aven ».

1888 - 23 octobre - Il finit par aller dans l'atelier que Van Gogh vient d'installer à Arles. Il s'y installe pour passer deux mois qui s'avèreront être fort difficiles pour leurs natures dissemblables. Gauguin supporte mal les déséquilibres de Van Gogh et en retour, sa dureté finit de pousser Vincent aux pires excès.

« 23 décembre 1888 – Je crois que Gauguin s'était un peu découragé de la bonne ville d'Arles, de la petite maison jaune où nous travaillons, et surtout de moi. En effet, il y aurait pour lui comme pour moi des difficultés graves à vaincre encore ici.

Mais ces difficultés sont plutôt en dedans de nous-mêmes qu'autre part. En somme, je crois moi qu'ou bien il partira carrément ou bien il restera carrément.

Avant d'agir je lui ai dit de réfléchir et de refaire ses calculs. Gauguin est très fort, très créateur, mais justement à cause de cela il lui faut la paix. La trouvera-t-il ailleurs s'il ne la trouve pas ici ?

J'attends qu'il prenne une décision avec une sérénité absolue.» V. Van Gogh.

1888 - 23 décembre - Le conflit éclate. Après le dîner sans doute trop bien arrosé et dont cette part n'est certainement pas étrangère aux actes immodérés qui suivent, Van Gogh ivre, excédé tente de blesser Gauguin avec une lame de rasoir dans les rues d'Arles.



Vincent Van Gogh, à dix-neuf ans.
(1872)

«Ai-je été lâche, écrit Gauguin dans ses mémoires en 1894, en ce moment, et n'aurais-je pas dû le désarmer et chercher à l'apaiser? Souvent j'ai interrogé ma conscience et je ne me suis fait aucun reproche. Me jette la pierre qui voudra. D'une seule traite je fus à un bon hôtel d'Arles où, après avoir demandé l'heure, je retins une chambre et je me couchai. Très agité je ne pus m'endormir que vers trois heures du matin et je me réveillai assez tard vers sept heures et demie. En arrivant sur place, je vis une grande foule. Près de notre maison des gendarmes, et un petit monsieur au chapeau melon qui était le commissaire de police.» En retournant à «la petite maison jaune», les gendarmes et la foule, inquiétés par la grande quantité de traces de sang et de chiffons

salis attendent de comprendre : Van Gogh a retourné sa violence contre lui-même et s'est découpé une partie de l'oreille qu'il est allé remettre en guise de trophée – peut-être dans l'espoir d'y retrouver Gauguin? – à une des pensionnaires de la maison close où les deux hommes avaient leurs habitudes. Gauguin envoie aussitôt un télégramme à Théo pour qu'il vienne assister son frère; ils font interner Vincent dans un hôpital et le 24 décembre rentrent à Paris.

« 1^{er} janvier 1889 – Mon cher Gauguin, je profite de ma première sortie de l'hôpital pour vous écrire deux mots d'amitié sincère et profonde. J'ai beaucoup pensé à vous à l'hôpital et même en pleine fièvre et faiblesse relative.

Dites, le voyage de mon frère Théo était-il donc bien nécessaire – mon ami? Maintenant, au moins, rassurez-le tout à fait et vous-même je vous en prie ayez confiance qu'en somme aucun mal n'existe dans ce meilleur des mondes où tout marche toujours pour le mieux.

Alors je désire que vous disiez bien des choses de ma part au bon Schuffenecker, que vous vous absteniez jusqu'à plus mûre réflexion faite de part et d'autre, de dire du mal de notre pauvre petite maison jaune, que vous saluez de ma part les peintres que j'ai vu à Paris. Je vous souhaite la prospérité à Paris, avec une bonne poignée de main. » V. Van Gogh. Ces journées arlésiennes avec Vincent marquèrent quelque peu Gauguin qui écrit, non sans ironie : *« Quand je suis arrivé à Arles, Vincent se cherchait, tandis que moi, beaucoup plus vieux, j'étais un homme fait. À Vincent je dois quelque chose, c'est avec la conscience de lui avoir été utile, l'affermissement de mes idées picturales antérieures; puis dans les moments difficiles me souvenir qu'on trouve plus malheureux que soi. »*

1889 - Durant toute l'année, Gauguin se partage entre Paris et le Pouldu (à quelques kilomètres de Pont-Aven qui avait fini par le lasser). Un groupe de peintres s'y concentre : Émile Bernard

INTERVIEW DE PAUL GAUGUIN

par Eugène Tardieu
journaliste à l'Écho de Paris,
13 mai 1895.

Voici le plus farouche des novateurs, le plus intransigeant des « incompris ». Plusieurs de ceux qui le découvrirent l'ont lâché. Pour le plus grand nombre, c'est un pur fumiste. Lui, très sereinement, continue à peindre des fleuves oranges et des chiens rouges, aggravant chaque jour cette manière si personnelle.

Taillé en hercule, les cheveux grisonnants et bouclés, la face énergique aux yeux clairs, il a un sourire à lui, très doux, modeste et un peu railleur.

Copier la nature, qu'est-ce que ça veut dire? me demande-t-il avec un haut-le-corps de défi. Suivre les maîtres! Mais pourquoi donc les suivre? Ils ne sont des maîtres que parce qu'ils n'ont suivi personne! Bouguereau vous a parlé de femmes qui suent des arcs-en-ciel, il nie les ombres bleues; on peut nier ses ombres brunes mais ses ombres à lui ne suent rien; c'est lui qui a sué à la faire, qui a sué pour copier servilement l'aspect des choses, qui a sué pour obtenir un résultat où la photographie lui est bien supérieure, et quand on sue, on pue; il pue la platitude et l'impuissance. D'ailleurs, qu'il y ait ou non des ombres bleues, peu importe : si un peintre voulait demain voir les ombres roses ou violettes, on n'aurait pas à lui en demander compte, pourvu que son œuvre fût harmonique et qu'elle donnât à penser.

Alors vos chiens rouges, vos ciels roses?

Sont voulus absolument! Ils sont nécessaires et tout dans mon œuvre est calculé, médité longuement. C'est de la musique, si vous voulez! J'obtiens par des arrangements de lignes et de couleurs, avec le prétexte d'un sujet quelconque emprunté à la vie ou à la nature, des symphonies, des harmonies ne représentant rien d'absolument réel au sens vulgaire du mot, n'exprimant directement aucune idée, mais qui doivent faire penser comme la musique fait penser, sans le secours des idées ou des images,

simplement par des affinités mystérieuses qui sont entre nos cerveaux et tels arrangements de couleurs et de lignes.

C'est assez nouveau!

Nouveau! s'écrie M. Gauguin en s'animant; mais pas du tout! tous les grands peintres n'ont jamais fait autre chose! Raphaël, Rembrandt, Vélasquez, Botticelli, Cranach ont déformé la nature. Allez au Louvre, voyez leurs œuvres, aucune ne se ressemble; si l'un d'eux est dans le vrai, tous les autres ont tort selon votre théorie, ou bien il faut admettre qu'ils se sont tous fichus de nous!

La nature! La vérité! ce n'est pas plus Rembrandt que Raphaël, Botticelli ou Bouguereau. Savez-vous ce qui sera le comble de la vérité bientôt? C'est la photographie quand elle rendra les couleurs, ce qui ne tardera pas. Et vous voudriez qu'un homme intelligent suât pendant des mois pour donner l'illusion de faire aussi bien qu'une ingénieuse petite machine! En sculpture, c'est la même chose; on arrive à faire des moulages parfaits sur nature; un mouleur adroit vous fera comme ça une statue de Falguière quand vous voudrez!

Alors, vous n'acceptez pas l'épithète de révolutionnaire?

Je la trouve ridicule. M. Roujon me l'a appliquée; je lui ai répondu que tous ceux qui en art ont fait autre chose que leurs devanciers la méritaient; or, ce sont ceux-là seuls qui sont des maîtres. Manet est un maître, Delacroix est un maître. On a crié à l'abomination à leur début; on se tordait devant le cheval violet de Delacroix; je l'ai cherché vainement dans son œuvre, ce cheval violet. Mais le public est ainsi fait. Je suis parfaitement résigné à demeurer longtemps incompris. En faisant ce qui a déjà



Portrait, modèle de Gauguin à la palette
(1893)

NOA NOA

texte initial de Paul Gauguin.

PREMIÈRE PARTIE

Depuis soixante-trois jours, je suis en route et je brûle d'aborder la terre désirée. Le 8 juin, nous apercevions des feux bizarres se promenant en zigzag : des pêcheurs. Sur un ciel sombre se détachait un cône noir à dentelures. Nous tournions Moorea pour découvrir Tahiti. Quelques heures après le petit jour s'annonçait et lentement nous approchions des récifs de Tahiti pour entrer dans la passe et mouiller sans avaries dans la rade.

Pour quelqu'un qui a beaucoup voyagé, cette petite île n'a pas, comme la baie de Rio de Janeiro, un aspect bien féérique. Quelques pointes de montagne où, bien après le déluge, une famille a grimpé là-haut, a fait souche ; les coraux ont grimpé aussi, entouré la nouvelle île.

À dix heures du matin je me présentai chez le Gouverneur Lacascade qui me reçut comme un homme d'importance à qui le gouvernement a confié une mission (en apparence artistique) mais surtout d'espionnage politique. Je fis tout mon possible pour dissuader le monde politique, ce fut en vain. On me croyait payé, j'assurai le contraire.

En ce temps-là le roi était mortellement malade et chaque jour on s'attendait à une catastrophe. La ville présentait un aspect singulier ; d'un côté les Européens, commerçants, fonctionnaires, officiers et soldats continuaient à rire, chanter dans les rues tandis que les naturels prenaient des airs graves, causaient à voix basse autour du palais.

Et sur rade un mouvement inusité de barques aux voiles orange sur la mer bleue, souvent traversée par les frisons argentés de la ligne des récifs. Les habitants des îles voisines arrivaient chaque

jour pour assister aux derniers moments de leur roi, à la prise de possession définitive de leurs îles par les Français. C'est que leurs voix d'en haut venaient les avertir. (Chaque fois qu'un roi meurt, leurs montagnes, disaient-ils, ont des plaques sombres sur certains versants au coucher du soleil.)

Le roi mourut et dans son palais, en grande tenue d'amiral, fut exposé aux yeux de tous.

Je vis là la reine, Marau elle se nommait, ornant de fleurs et d'étoffes le salon royal. Comme le directeur des travaux publics me demandait un conseil pour arranger artistement la salle, je lui fis signe de regarder la reine qui avec ce bel instinct de la race Maorie pare gracieusement et fait un objet d'art de tout ce qu'elle touche.

- Laissez-les faire, lui répondis-je.

Depuis peu de temps arrivé, en quelque sorte désillusionné par ces choses si loin de ce que j'avais désiré et surtout imaginé, écœuré par toute cette trivialité européenne, j'étais en quelque sorte aveugle. Aussi je vis en la reine déjà d'un certain âge une épaisse femme ordinaire qui a de beaux restes. Ce jour-là le côté juif dans son sang avait tout absorbé. Je me trompais singulièrement.

Quand je la revis plus tard, je compris son charme maori ; le sang tahitien reprenait le dessus, le souvenir de son aïeul, le grand chef Tati, lui donnait à elle, à son frère, à toute cette famille en général un côté vraiment imposant. Dans ses yeux comme un vague pressentiment des passions qui poussent en un instant.

Une île surgissant de l'océan et au premier soleil les plantes qui commencent à germer.

Pendant deux jours des hyménées (chœurs) chantaient. Tous en noir. Des cantiques de mort. J'ai cru entendre la Sonate pathétique de Beethoven.

Enterrement de Pomaré. Six heures, départ du palais. La troupe, les autorités, des habits noirs, des casques blancs. Tous les districts



Gauguin chez Durand Ruel, deux mois après son retour de Tahiti, à l'exposition de son oeuvre tahitienne, assis ici devant *Le Silence*, que Degas achètera pour sa collection.

marchaient en ordre, le chef portant le pavillon français. Grande masse noire. Ainsi jusqu'au district d'Arué. Là, un monument inénarrable en contraste avec la belle nature, amas informe de pierres de corail liées entre elles par du ciment. Discours de Lacascade, cliché connu traduit après par l'interprète. Discours du pasteur protestant, puis réponse de Tati, frère de la reine.

Ce fut tout. Des carrioles où s'entassaient les fonctionnaires comme au retour de courses.

Sur la route, à la débandade, l'indifférence des Français donnait l'exemple et tout ce peuple si grave depuis plusieurs jours recommençait à rire ; les vahinés reprenaient le bras de leur tané, dodelinant des fesses tandis que leurs larges pieds nus foulaient lourdement la poussière du chemin. Arrivés près de la rivière de la Fataua, éparpillement général. De place en place quelques-unes, cachées entre les cailloux, s'accroupissaient dans l'eau leurs jupes soulevées à la ceinture, purifiaient leurs hanches souillées par la poussière de la route, rafraîchissaient les jointures que la marche et la chaleur avaient irritées. Ainsi en état elles reprenaient le chemin de Papeete, la poitrine en avant, les deux coquillages pointus qui terminent le sein pointant la mousseline de la robe, avec toute la souplesse et la grâce d'un animal bien portant, répandant autour d'elles ce mélange d'odeur animale et de parfums de santal, de tiare : Teine merahi noa noa (« maintenant très odorant »), disaient-elles.

Ce fut tout. Tout rentra dans l'ordre habituel. Il y avait un roi de moins et avec lui disparaissaient les derniers vestiges d'habitudes maories. C'était bien fini : rien que des Civilisés. J'étais triste, venir de si loin pour...

Arriverais-je à retrouver une trace de ce passé si loin, si mystérieux ? Et le présent ne me disait rien qui vaille. Retrouver l'ancien foyer, raviver le feu au milieu de toutes ces cendres. Et pour cela bien seul, sans aucun appui.

Si abattu que je sois je n'ai pas l'habitude d'abandonner la partie sans avoir tenté tout l'impossible comme le possible. Ma détermination fut bientôt prise : quitter au plus vite Papeete, m'éloigner du centre européen. J'avais comme un vague pressentiment qu'en vivant complètement dans la brousse avec des naturels de Tahiti j'arriverais patiemment à vaincre la défiance de ces gens-là et que je saurai.

Un officier de gendarmerie m'offrit gracieusement sa voiture et son cheval. Je partis un matin à la recherche de ma case.

Ma vahiné m'accompagnait (Titi elle se nommait), presque une Anglaise, mais elle parlait un peu français. Ce jour-là elle avait mis sa plus belle robe, une fleur à l'oreille et son chapeau de canne à sucre, par elle tressée, était orné par-dessus le cordon de fleurs en paille d'une garniture de coquillages orangés. Ses cheveux noirs déroulés sur les épaules, elle était ainsi vraiment jolie. Elle était fière d'être en voiture, elle était fière d'être élégante, elle était fière d'être la vahiné d'un homme qu'elle croyait important et de gros appointements. Toute cette fierté n'avait rien de ridicule tellement leur visage est fait pour porter l'imposant. Vieux souvenirs de grands chefs (une race qui a eu une telle féodalité).

Je savais bien que tout son amour intéressé n'était composé que de choses qui à nos yeux européens en font une putain, mais pour un observateur il y avait autre chose. De tels yeux et une telle bouche ne pouvaient mentir. Il y a chez toutes l'amour tellement inné qu'intéressé ou pas intéressé c'est toujours de l'amour.

La route fut en somme assez vite faite ; quelques causeries insignifiantes et un paysage riche partout mais peu varié. Toujours sur la droite la mer, les récifs de corail et des nappes d'eau s'élevant parfois en fumée quand la rencontre sur le rocher est trop précipitée.

À midi nous arrivions au quarante-cinquième kilomètre, le district de Mataiea. Je visitai le district et je finis par trouver une

assez belle case que le propriétaire me céda en location ; lui, en construisit une autre à côté pour y habiter.

En revenant le lendemain soir Titi me demanda si je consentais à la prendre avec moi :

- Plus tard, dans quelques jours quand je serai installé.

J'avais conscience que cette demi-blanche, vernissée au contact de tous ces Européens, ne remplirait pas le but que je m'étais proposé. J'en trouverai à la douzaine, me disais-je. Mais la campagne n'est point la ville. Et faut-il encore les prendre à la mode maorie (mau = saisir). Et je ne savais pas leur langue.

Les quelques jeunes filles de Mataiea qui ne vivent pas avec un tané (homme) vous regardent avec une telle franchise – dignité sans aucune crainte – que j'étais vraiment intimidé. Puis, disaient-elles, beaucoup étaient malades, de ce mal que les Européens civilisés leur ont apporté en échange de leur si large hospitalité.

Au bout de quelques temps je fis savoir à Titi que je serais heureux qu'elle revienne. À Papeete elle avait cependant une terrible réputation. Successivement elle avait enterré plusieurs amants.

D'un côté la mer. De l'autre côté le mango, adossé à la montagne, bouchant l'ancre formidable.

Près de ma case était une autre case (Fare amu, maison manger). Près de là une pirogue. Tandis que le cocotier malade semblait un immense perroquet laissant tomber sa queue dorée, et tenant dans ses serres une immense grappe de cocos.

L'homme presque nu levait de ses deux bras une pesante hache laissant en haut son empreinte bleue sur le ciel argenté, en bas son incision sur l'arbre mort qui tout à l'heure revivrait un instant de flammes, chaleurs séculaires accumulées chaque jour. Sur le sol pourpre, de longues feuilles serpentes d'un jaune de métal, tout un vocabulaire oriental, lettres (il me semblait) d'une langue inconnue mystérieuse. Il me semblait voir ce mot

originaires d'Océanie : Atua, « Dieu » — Taāta ou Takata, celui-ci arrivant jusqu'à l'Inde se retrouve partout ou dans tout (Religion de Bouddha) : Aux yeux de Tathagata, toutes les plus parfaites magnificences des Rois et de leurs ministres ne sont que comme du crachat et de la poussière.

À ses yeux la pureté et l'impureté sont comme la danse des six nagas.

À ses yeux la recherche de la voie du Bouddha est semblable à des fleurs placées devant les yeux.

Une femme rangeait dans la pirogue quelques filets et l'horizon de la mer bleue était souvent interrompu par le vert de la crête des lames sur les brisants de corail.

J'allai ce soir fumer une cigarette sur le sable au bord de la mer. Le soleil arrivait rapidement à l'horizon, commençant à se cacher derrière l'île de Moorea que j'avais à ma droite. Par opposition de lumière, les montagnes se dessinaient noires puissamment sur le ciel incendié. Toutes ces arêtes comme d'anciens châteaux crénelés. Tandis que toutes ces terres croulent dans le déluge, il reste encore de toute cette féodalité disparue pour toujours le cimier protecteur, celui-là plus près des cieux regardant les eaux profondes, et majestueusement, l'ironie à la fissure — compatissant peut-être à cette foule engloutie pour avoir touché à l'arbre de la Science s'attaquant à la tête-sphinx.

Vite la nuit arriva. Moorea dormait encore cette fois. Je m'endormis plus tard dans mon lit. Silence d'une nuit tahitienne. Seuls les battements de mon cœur se faisaient entendre. Les roseaux alignés et distancés de ma case s'apercevaient de mon lit avec les filtrations de la lune tel un instrument de musique. Pipō chez nos anciens, vivo chez eux il se nomme — mais silencieux (par souvenirs il parle la nuit). Je m'endormis à cette musique. Au-dessus de moi le grand toit élevé de feuilles de pandanus, les

lézards y demeurant. Je pouvais dans mon sommeil m'imaginer l'espace au-dessus de ma tête, la voûte céleste, aucune prison où on étouffe. Ma case c'était l'espace, la Liberté.

J'étais là bien seul ; de part et d'autre nous nous observions.

Le surlendemain j'avais épuisé mes provisions ; je m'étais imaginé que je trouverais avec de l'argent tout ce qu'il faut pour se nourrir. La nourriture se trouve bien sur les arbres, dans la montagne, dans la mer, mais il faut savoir grimper à un arbre élevé, aller dans la montagne et revenir chargé de fardeaux pesants, savoir prendre le poisson, plonger et arracher dans le fond de la mer le coquillage solidement attaché au caillou. J'étais donc là, moi l'homme civilisé, pour un moment bien en dessous du sauvage, et comme, l'estomac vide, je songeais tristement à ma situation, un indigène me fit des signes, me criant, dans sa langue : « Viens manger ». Je compris. Mais j'eus honte et d'un signe de tête je refusai. Quelques minutes après un enfant déposait silencieusement sur le bord de ma porte quelques aliments proprement entourés de feuilles vertes fraîchement cueillies, puis se retirait. J'avais faim, silencieusement aussi j'acceptai. Un peu plus tard l'homme passait et la figure aimable, sans s'arrêter, me dit un seul mot : « Paia ? » Je compris vaguement : Es-tu satisfait ?

Par terre sous des touffes de feuilles larges de giraumons j'apercevais une petite tête brune avec des yeux tranquilles. Un petit enfant m'examinait puis se sauvait craintif lorsque mes yeux avaient rencontré les siens.

Ces êtres noirs, ces dents de cannibale, amenaient sur ma bouche le mot de sauvages.

Pour eux aussi j'étais le sauvage. Avec raison peut-être.

Je commençais à travailler, notes, croquis de toutes sortes. Tout m'aveuglait, m'éblouissait dans le paysage. Venant de l'Europe j'étais toujours incertain d'une couleur, cherchant midi à quatorze heures : cela était cependant si simple de mettre naturellement sur ma toile un rouge et un bleu. Dans les ruisseaux des formes en or m'encharmaient. Pourquoi hésitais-je à faire couler sur ma toile tout cet or et toute cette réjouissance de soleil ? Probablement de vieilles habitudes d'Europe, toute cette timidité d'expression de nos races abâtardies.

Pour bien m'initier à ce caractère d'un visage tahitien, à tout ce charme d'un sourire maori, je désirais depuis longtemps faire un portrait d'une voisine de vraie race tahitienne.

Je le lui demandai un jour qu'elle s'était enhardie à venir regarder dans ma case des images, photographies de tableaux.

Elle regardait spécialement avec intérêt la photographie de l'Olympia de Manet. Avec le peu de mots que j'avais appris dans la langue (depuis deux mois je ne parlais pas un mot de français) je l'interrogeais. Elle me dit que cette Olympia était bien belle : je souris à cette réflexion et j'en fus ému. Elle avait le sens du beau (École des Beaux-Arts qui trouve cela horrible). Elle ajouta tout d'un coup, rompant le silence qui présidait à une pensée :

- C'est ta femme ?

- Oui. Je fis ce mensonge. Moi ! Le tané de l'Olympia !

Pendant qu'elle examinait avec beaucoup d'intérêt quelques tableaux religieux, des primitifs italiens, j'essayai d'esquisser quelques-uns de ses traits, ce sourire surtout si énigmatique.

Je lui demandai à faire son portrait. Elle fit une moue désagréable.

- Aita (« non »), dit-elle d'un ton presque courroucé et elle se sauva.

De ce refus je fus bien attristé.

Une heure après elle revint dans une belle robe. Était-ce une lutte

intérieure, ou le caprice (caractère très maori) ou bien encore un mouvement de coquetterie qui ne veut se livrer qu'après résistance ?

Caprice, désir du fruit défendu. Elle sentait bon, elle était parée. J'eus conscience que dans mon examen de peintre il y avait comme une demande tacite de se livrer, se livrer pour toujours sans pouvoir se reprendre, une fouille perspicace de ce qui était au-dedans. Peu jolie en somme comme règle européenne : belle pourtant. Tous ses traits avaient une harmonie raphaëlique dans la rencontre des courbes, la bouche modelée par un sculpteur parlant toutes les langues du langage et du baiser, de la joie et de la souffrance ; cette mélancolie de l'amertume mêlée au plaisir, de la passivité résidant dans la domination. Toute une peur de l'inconnu.

Et je travaillai hâtivement : je me doutais que cette volonté n'était pas fixe. Portrait de femme : Vahiné no te tiare. Je travaillai vite avec passion. Ce fut un portrait ressemblant à ce que mes yeux voilés par mon cœur ont aperçu. Je crois surtout qu'il fut ressemblant à l'intérieur. Ce feu robuste d'une force contenue. Elle avait une fleur à l'oreille qui écoutait son parfum. Et son front dans sa majesté, par des lignes surélevées rappelait cette phrase de Poe : « Il n'y a pas de beauté parfaite sans une certaine singularité dans les proportions. »

Quelque temps de travail. Seul. Je voyais bien des jeunes femmes à l'œil tranquille, je devinais qu'elles voulaient être prises sans un mot, prise brutale. En quelque sorte désir de viol. Les vieux me disaient en parlant d'une d'elles : Mau tera (« Prends celle-ci »). Timide je n'osais me résigner à cet effort.

Je fis savoir à Titi que je voulais qu'elle vienne. Elle vint. Mais déjà civilisée, habituée au luxe du fonctionnaire, elle ne me convint longtemps. Je m'en séparai.

De nouveau seul... Je devenais chaque jour un peu plus sauvage, mes voisins étaient presque mes amis, habillé comme eux, nourri comme eux. Le soir, j'allais à la maison où les indigènes d'alentour se réunissaient. Là, après une prière consciencieusement dite par un vieillard, en refrain par tout le monde, les chants commençaient. Musique étrange sans instruments. Dans les intervalles des histoires pour rire ou des propositions sages. Une d'elles me surprit. Le vieux disait :

- Dans votre village on perçoit par-ci par-là des maisons qui tombent en ruine, des toits pourris entrouverts où l'eau passe quand, par hasard, il pleut. Pourquoi ? Tout le monde se doit d'être abrité. Le bois, le feuillage pour le toit ne manquent pas. Je demande à ce qu'on reconstruise de vastes maisons en remplacement de celles-là ; chacun y donnera successivement la main (l'union fait la force).

Et tout le monde sans exception d'applaudir : cela est bien. Voté à l'unanimité.

Je me couchai ce soir-là avec l'admiration de ce peuple sage et le lendemain j'allai en quête du commencement d'exécution de ces maisons. Personne n'y pensait plus. J'interrogeai quelques-uns. Pas de réponse, sinon quelques sourires significatifs sur de vastes fronts rêveurs.

Il y a loin de la coupe aux lèvres. Et pourquoi ce travail ? Les dieux ne nous ont-ils pas donné tous les jours notre subsistance ? Le soleil se lève chaque jour serein. Demain. Peut-être. Connais pas. Est-ce légèreté ? Insouciance ? Ou, après réflexion, philosophie : ne prends goût de luxe, etc. Je me retirai. Pangloss, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Chaque jour se fait meilleur pour moi. Je finis par comprendre la langue assez bien. Mes voisins, trois d'à côté, les autres de distance en distance, me regardent presque comme un des leurs ;

mes pieds nus au contact quotidien du caillou se sont familiarisés avec le sol, mon corps presque toujours nu ne craint plus le soleil ; la civilisation s'en va petit à petit de moi et je commence à penser simplement, n'avoir que peu de haine pour mon prochain et je fonctionne animalelement, librement, avec la certitude du lendemain pareil au jour présent ; tous les matins le soleil se lève pour moi comme pour tout le monde, serein ; je deviens insouciant, tranquille et aimant.

J'ai un ami naturel, venu près de moi chaque jour naturellement, sans intérêt. Mes images coloriées, mes travaux dans le bois l'ont surpris et mes réponses à ses questions l'ont instruit. Il n'y a pas de jour quand je travaille où il ne vienne me regarder. Un jour que, lui confiant mes outils, je lui demandai d'essayer une sculpture, il me regarda bien étonné et me dit simplement avec sincérité que je n'étais pas comme les autres hommes et, le premier peut-être dans la société, il me dit que j'étais utile aux autres. Enfant ! Il faut l'être, pour penser qu'un artiste est quelque chose d'utile. Ce jeune homme était parfaitement beau et nous fûmes très amis. Quelquefois le soir, quand je me reposais de ma journée, il me faisait des questions de jeune sauvage voulant savoir bien des choses de l'amour en Europe, questions qui souvent m'embarrassaient.

Un jour je voulais avoir, pour sculpter, un arbre de bois de rose, morceau assez important et qui ne fût pas creux.

- Il faut pour cela, me dit-il, aller dans la montagne à certain endroit où je connais plusieurs beaux arbres qui pourraient te satisfaire. Si tu veux je t'y mènerai et nous le rapporterons tous deux.

Nous partîmes de bon matin.

Les sentiers indiens sont à Tahiti assez difficile pour un Européen : entre deux montagnes qu'on ne saurait gravir existe une fissure où l'eau se fait jour à travers des rochers détachés, roulés, reposant encore puis repris un jour de torrent qui les roule plus bas, ainsi de suite jusqu'à la mer.

De chaque côté du ruisseau cascasant, un semblant de chemin, des arbres pêle-mêle, des fougères monstrueuses, toute une végétation s'ensauvageant, se faisant impénétrable de plus en plus à mesure que l'on monte vers le centre de l'île.

Nous allions tous deux nus avec le linge à la ceinture et la hache à la main, traversant maintes fois la rivière pour reprendre un bout de sentier que mon compagnon connaissait comme par l'odorat, si peu visible, si ombragé. – Le silence complet, seul le bruit de l'eau gémissant sur le rocher, monotone comme le silence. Et nous étions bien deux, deux amis, lui tout jeune homme et moi presque un vieillard, de corps et d'âme, de vices de civilisation, d'illusions perdues. Son corps souple d'animal avait de gracieuses formes, il marchait devant moi sans sexe.

De toute cette jeunesse, de cette parfaite harmonie avec la nature qui nous entourait il se dégageait une beauté, un parfum (noa noa) qui enchantaient mon âme d'artiste. De cette amitié si bien cimentée par attraction mutuelle du simple au composé, l'amour en moi prenait éclosion.

Et nous étions seulement tous deux.

J'eus comme un pressentiment de crime, le désir d'inconnu, le réveil du mal. Puis la lassitude du rôle de mâle qui doit toujours être fort, protecteur ; de lourdes épaules à supporter. Être une minute l'être faible qui aime et obéit.

Je m'approchai, sans peur des lois, le trouble aux tempes.

Le sentier était fini, il fallait traverser la rivière ; mon compagnon se détournait en ce moment, me présentant la poitrine.

L'androgynisme avait disparu ce fut bien un jeune homme ; ses yeux innocents présentaient l'aspect de la limpidité des eaux. Le calme

soudain rentra dans mon âme et cette fois je goûtai délicieusement la fraîcheur du ruisseau, m'y trempant avec délices.

- Toe toe (« C'est froid »), me dit-il.

- Oh ! Non, répondis-je, et cette négation, répondant à mon désir antérieur, s'enfonça comme un écho dans la montagne, avec âpreté.

Je m'enfonçai vivement dans le taillis devenu de plus en plus sauvage ; l'enfant continuait sa route, toujours l'œil limpide. Il n'avait rien compris ; moi seul portais le fardeau d'une mauvaise pensée, toute une civilisation m'avait devancé dans le mal et m'avait éduqué.

Nous arrivions au but. À cet endroit des deux côtés les escarpes de la montagne s'évasaient et, derrière un rideau d'arbres enchevêtrés, un semblant de plateau caché mais non ignoré.

Plusieurs arbres (bois de rose) étendaient là leurs immenses ramages. Tous deux, sauvages, nous attaquâmes à la hache un magnifique arbre qu'il fallut détruire pour avoir une branche convenable à mes désirs. Je frappai avec rage et les mains ensanglantées je coupais avec le plaisir d'une brutalité assouvie, d'une destruction de je ne sais quoi.

Avec la cadence du bruit de la hache, je chantais :

Coupe par le pied la forêt tout entière (des désirs)

Coupe en toi l'amour de toi-même

Comme avec la main en automne

On couperait le Lotus.

Bien détruit en effet tout mon vieux stock de civilisé. Je revins tranquille, me sentant désormais un autre homme, un Maori. Tous deux nous portions gaiement notre lourd fardeau, et je pus encore admirer devant moi les formes gracieuses de mon jeune ami, et cela tranquille, formes robustes comme l'arbre que nous portions. L'arbre sentait la rose, noa noa.

Nous étions l'après-midi. De retour, fatigués, il me dit :

- Tu es content ?

- Oui ; et dans moi je redis : Oui.

J'étais décidément tranquille désormais.

Je n'ai pas donné un seul coup de ciseau dans ce morceau de bois sans avoir des souvenirs d'une douce quiétude, d'un parfum, d'une victoire et d'un rajeunissement.

Par la vallée du Punaru, la grande fissure de l'île, on arrive au plateau de Tamanou. De là on peut voir le Diadème, l'Orofena et l'Arorai. Le centre de l'île. Bien des hommes m'en avaient parlé et je formai le projet de m'isoler quelques jours :

- Mais la nuit que feras-tu ? Tu seras tourmenté par les tupapau. Il faut que tu sois fou ou téméraire pour aller déranger les esprits de la montagne. - Tout cela était bien fait pour exciter ma curiosité.

Je partis donc un bon matin. Je suivis près de deux heures un sentier qui longeait la rivière du Punaru, puis je traversai la rivière mainte et mainte fois. Les murailles devenaient de chaque côté de plus en plus droites ; des cailloux énormes dans la rivière. Force me fut de continuer mon voyage presque continuellement dans la rivière : tantôt de l'eau jusqu'au genou tantôt jusqu'aux épaules.

Entre deux murailles excessivement élevées le soleil pointait à peine. Le ciel bleu. On apercevait presque les étoiles en plein jour.

5 heures. Le jour diminuait et je commençai enfin à me préoccuper de ma nuit à passer lorsque j'aperçus dans un coin un hectare de terrain presque plat où pêle-mêle : les fougères, les bananiers sauvages, puis des purau. Heureusement quelques bananes mûres.

À la hâte je fis un feu de bois : cuisson des bananes, mon repas. Et tant bien que mal au pied d'un arbre dont les branches, sur

lesquelles j'avais entrelacé des feuilles du bananier, me faisaient un abri en cas de pluie, je me couchai.

Il faisait froid, j'étais trempé de mon voyage toute la journée dans l'eau froide. Je dormis mal. J'avais la crainte que des cochons sauvages ne vinsent m'écorcher les jambes ; aussi j'avais passé à mon poignet la corde de ma hache.

Nuit noire : impossible de voir. Près de ma tête une poussière phosphorescente m'intriguait singulièrement et je souris en pensant à ces bons Maoris qui m'avaient raconté précédemment ces histoires de tupapau. Je sus plus tard que cette poussière lumineuse était un petit champignon qui pousse dans les endroits humides, sur les branches mortes comme celles qui m'avaient servi à faire du feu.

Le lendemain au petit jour je repartis et continuai ma route.

De plus en plus sauvage la rivière devient de plus en plus cascade, contournant de plus en plus. D'immenses crevettes me regardaient semblant me dire : — Que viens-tu faire ici ? Qui es-tu ?

Des anguilles séculaires.

Souvent je suis obligé de grimper, passant de branche en branche.

Arrivé à un détour aperçu : description du tableau de Pape moe.

... Je n'avais fait aucun bruit. Lorsqu'elle eut fini de boire elle prit de l'eau dans ses mains et se la fit couler entre les seins ; puis comme une antilope inquiète, et qui d'instinct devine l'étranger, elle scruta le fourré où j'étais caché. Vivement elle plongeait en criant ce mot : — Taehae... (« féroce »).

Précipitamment je regardai le fond de l'eau : disparue. Une énorme anguille seule serpentait entre les petits cailloux du fond....

Depuis quelque temps je m'étais assombri. Mon travail s'en ressentait, je manquais de beaucoup de documents. Il est vrai que

j'étais divorcé depuis plusieurs mois. Je n'avais plus à entendre ce babil de la vahiné m'interrogeant sans cesse sur les mêmes choses et moi répondant invariablement la même histoire. Je résolus de partir quelque temps en voyage autour de l'île.

Tandis que je faisais quelques paquets légers pour le besoin de ma route et que je mettais de l'ordre dans toutes mes études, mon voisin, l'ami Anani, me regardait inquiet. Il se décida enfin à me demander si je voulais partir. Je lui répondis que non, que j'allais seulement me promener quelque temps, que je reviendrai. Il ne me croyait pas et pleura. Sa femme vint le rejoindre et me dit qu'elle m'aimait, que je n'avais pas besoin d'argent pour vivre là, que je pourrai un jour reposer là et elle me montrait dans son terrain près de sa case une place ornée d'un arbrisseau. J'eus le désir d'y reposer toujours, certain que dans l'éternité personne ne viendrait plus me déranger. — Vous autres Européens, vous promettez toujours de rester et, quand enfin on vous aime, vous partez pour revenir, dites-vous, mais vous ne revenez jamais.

Je n'osai mentir.

- Mais enfin je reviendrai dans quelques jours je le promets. Plus tard je verrai.

Enfin je partis.

CATALOGUE
des œuvres peintes et sculptées
du premier séjour à Tahiti

1891



Autoportrait à l'idole
Huile sur toile - 46 x 33cm



Idole
Bois - 40 cm



Jeune Tahitien ou Jeune Homme à la fleur
Huile sur toile - 46 x 33cm



Tête de Tahitienne (La fleur qui écoute)
Huile sur toile - 30 x 25cm



Vahine no te tiare (La femme à la fleur)
Huile sur toile - 70 x 46cm



Suzanne Bambridge
Huile sur toile - 70 x 50cm



Le capitaine Swaton
Huile sur toile - 45 x 36cm



Tête de jeune métisse
Huile sur toile - 36 x 30cm



Te tiare farani (Les fleurs françaises)
Huile sur toile - 72 x 92cm



Le repas ou Les bananes
Huile sur toile - 73 x 92cm



Nature morte sur une nappe
Huile sur toile - 36 x 46 cm



Parau Paru (Les potins)
Huile sur toile - 62 x 92cm



Upapau (Fête)
Huile sur toile - 73 x 92 cm



Te raau rahi (Le gros arbre)
Huile sur toile - 72 x 92cm



Te raau rahi
Huile sur toile - 73 x 92cm



Le rendez-vous
Huile sur toile - 73 x 91cm



Haere mai (Venez)
Huile sur toile - 74 x 92cm



Les pourceaux noirs
Huile sur toile - 91 x 72cm



Chemin à Papeete ou Rue de Tahiti
Huile sur toile - 115,5 x 88,5 cm



Cheval au pâturage
Huile sur toile - 64 x 47cm



Baigneuses
Huile sur toile - 92 x 73cm



L'homme à la hache (Le bûcheron de Pia)
Huile sur toile - 92 x 70 cm



I raro te oviri (Sous les pandanus)
Huile sur toile - 73 x 92cm

TABLE DES MATIÈRES

Biographie (lettres, notes, <i>photographies</i>)	7
Interview	35
Noa Noa (<i>texte initial de Paul Gauguin</i>)	43
Catalogue des œuvres peintes et sculptées du premier séjour à Tahiti	83

Sources Bibliographiques

Noa Noa - Gauguin retrouvé
Jean Loize, Éditions Balland, 1966

Gauguin
Françoise Cachin, Livre de Poche, 1968

Oviri, écrits d'un sauvage
Daniel Guérin, Éditions Gallimard, 1974

Gauguin
Joan Minguet, Éditions Mengès, 1994

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -

Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.

Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.

Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.

Impression numérique laser pour les pages intérieures et jet d'encre pour la couverture.

Dos carré collé.

Dépôt légal : février 2019